

Pour moi, ce n'était qu'un chat.

D'ailleurs, à l'été 2005, c'est à peine si j'ai remarqué sa présence lorsqu'il est arrivé à l'institut de Steere House. Je n'ai vu qu'un banal matou noir et blanc, d'autant que je n'ai guère le temps de m'intéresser aux allées et venues d'un animal quand je travaille. Ici, nombreux sont les patients atteints de démence, et ce service est pour eux l'ultime étape. Je suis par conséquent leur dernier médecin.

Au troisième étage, la plupart des pensionnaires ont oublié jusqu'au prénom de leurs enfants et l'année de leur mariage. Ils ne savent plus ce qu'ils faisaient dans la vie, ni même où ils se trouvaient le jour où Neil Armstrong a marché sur la Lune, mais ils apprécient la présence de chats dans le service et, parmi eux, celle d'Oscar. Amour envers les animaux et les jeunes enfants, goût pour la musique, certaines émotions ne s'effacent pas si facilement. Constituant une passerelle de retour à la réalité, les animaux auraient-ils donc la faculté de ramener un être à sa véritable personnalité ?

Personnellement, j'aurais autant préféré un chien. On connaît le dicton : « Le chien répond à votre appel, le chat prend le message et vous rappelle. » Cela dit, je ne suis pas le seul médecin dans cette maison et, quant au choix des pensionnaires, je n'ai pas voix au chapitre.

Lors de notre première rencontre, Oscar ne s'est pas montré particulièrement amical. Il n'a même pas daigné prendre un message... D'ailleurs, ne copinant avec personne, il était plutôt du genre à se cacher sous un lit ou à passer sa journée sur le bord de la fenêtre. Un beau jour, cependant, sa froideur distante a paru mollir, et ce fut le début d'une série de visites aux autres résidents. Autant dire que ce manège n'est pas passé inaperçu.

« Il n'y a pas de chats ordinaires », a écrit Colette. Je dois avouer que je n'y croyais guère en arrivant à Steere House, mais j'ai beaucoup appris d'un matou noir et blanc, à première vue bien ordinaire.

S'il y avait un message à saisir, ne m'était-il pas destiné ?

# 1

*« Les animaux sont d'agréables  
compagnons. Ils ne posent jamais de  
questions, ne font aucune critique. »*

George Eliot

Si vous aimez ce que vous faites, votre lieu de travail est parfait. Qu'importe l'opinion des autres ! La morne plaine est une source de pétrole inépuisable aux yeux du prospecteur. Ne voyant que les victimes à secourir, le pompier fonce vers l'immeuble en flammes avec une montée d'adrénaline. Pour un routier, il n'y a que la route et sa destination finale. Perdu dans ses pensées, il goûte pleinement la solitude du voyage.

Pour ma part, je suis gériatre à l'hôpital de Providence (Rhode Island), au troisième étage du bâtiment de séjour longue durée, pour être plus précis. « Quel métier déprimant ! » Ce type de réflexion me laisse franchement dubitatif. Quand je songe à mes patients et à leurs familles ! Je suis témoin de vies formidables et de liens affectifs à

l'épreuve du temps... Pour rien au monde, je ne renoncerais à ces expériences. Il m'arrive certes de traiter des malades dans un triste état, mais d'autres, en revanche, sont en excellente forme.

Aux yeux de mes parents, tous deux médecins, il fallait être fou pour choisir pareille branche. Dans ma famille, on est pédiatre de père en fils. Ainsi ma mère et mon oncle, et mon grand-père avant eux, ont toujours considéré qu'un gériatre ne prenait pas les choses par le bon côté. Il me semble encore entendre ma mère : « Enfin, les enfants sont tellement plus mignons ! »

J'ai d'ailleurs tout d'abord songé à la pédiatrie. En effet, j'aime beaucoup les enfants et je suis père de deux petits bouts de chou, mais, selon moi, l'histoire du malade fait toute la différence. Un enfant est une toile vierge, un portrait en devenir. L'aube de la vie, c'est le renouveau, une promesse à peine esquissée quand tout semble encore possible.

Mes vieux patients sont des œuvres abouties et de véritables histoires. Dieu sait s'ils en ont à raconter ! Les jours fastes, il suffit de prendre le télescope par le petit bout de la lorgnette afin de les observer, et on remonte ainsi jusqu'à l'enfance, jusqu'au point de départ. J'imagine leurs parents, depuis longtemps disparus, les lieux où ils ont vécu, ce qu'ils ont vu.

On l'aura compris, Steere House n'a rien de déprimant pour moi, d'autant que cet endroit est plutôt agréable pour une maison de santé. Quand

le soleil se montre, l'immense verrière inonde de lumière chaque étage, et il y a souvent de la musique dans le salon.

Et puis nous avons Oscar, qui a fait entrer dans ma vie une autre forme d'harmonie. J'aimerais pouvoir prétendre avoir été le premier à remarquer ses facultés exceptionnelles... mais il n'en est rien. Heureusement, dans cette maison, certains se sont montrés plus perspicaces.

En cette matinée de l'été 2006, le service était désert, mais du haut du comptoir d'accueil, au bureau des infirmières, un regard peu amène me toisait avec la méfiance du vigile jaugeant l'intrus. Quel genre de menace pouvais-je donc bien représenter ?

— Bonjour, Maya. Ça va, ce matin ?

Sans même daigner remarquer ma présence, la jolie chatte blanche est retournée à la prenante activité retenant toute son attention : le léchage de pattes.

— Dis-moi, saurais-tu où ils sont passés ?

Il régnait un calme inhabituel dans les couloirs déserts. Aucun signe de vie, sinon deux ou trois déambulateurs garés devant les chambres. Nées, semble-t-il, de l'imagination fertile d'un enfant, ces raides carcasses quadrangulaires avaient étrange allure sans leurs occupants. À l'est, la clarté matinale filtrant sous la verrière éclairait une vaste partie du hall.

Je cherchais Mary Miranda, l'infirmière de jour, mais à cette heure les portes étaient closes,

notamment celle de la chambre 322 où Mary donnait les soins matinaux à une patiente.

Une voix sourde m'ayant hurlé de patienter, j'en ai profité pour observer le grand tableau de liège fixé près de la porte de Brenda Smith.

GERTRUDE BRENDA SMITH, son nom complet, et sa date de naissance, 21 JANVIER 1918, étaient imprimés en lettres capitales en haut du tableau. Découpés dans du papier kraft et décorés avec soin de perles ou autres babioles, les caractères étaient l'œuvre d'un écolier, sans doute un petit-fils ou une petite-fille ayant exécuté ce travail d'artiste avec amour. Sous les lettres, trônait un cliché en noir et blanc, celui d'une belle jeune femme n'ayant guère plus de vingt ans et dont le rouge à lèvres, d'un ton soutenu, faisait ressortir les traits par un saisissant effet de contraste. Dans une tenue d'été au goût du jour, cette élégante était au bras d'un séduisant militaire portant un uniforme d'officier de marine de la Seconde Guerre mondiale. L'ombrelle suspendue à son poignet semblait indiquer que la scène avait été fixée sur la pellicule par un chaud après-midi d'été, juste après l'armistice. Mon regard s'est attardé sur ces visages de jeunes gens manifestement très amoureux.

Tel un portrait fané, un second cliché montrait le même couple un peu plus tard, avec ses deux enfants. Le mari avait le cheveu plus rare, et l'épouse quelques fils gris. Cette photo offrait d'autres promesses. Maintenant parents, les jeunes

amoureux semblaient très fiers de leur progéniture. Leur horizon s'était élargi.

Sur le dernier cliché, on découvrait une Mrs Smith à la mise impeccable, quelques décennies plus tard, les cheveux d'argent ramenés en arrière sous un chapeau du meilleur goût. Elle était entourée de plusieurs générations, jusqu'aux arrière-petits-enfants. Si le mari avait disparu, on pouvait lire sur une banderole, en arrière-plan : « Quatre-vingts ans ! Joyeux anniversaire, grand-mère. » Ce cliché remontait à huit ans en arrière.

Après avoir frappé, j'ai fini par entrer. Mary, qui faisait la toilette de la malade, s'est empressée de couvrir le corps de Mrs Smith. Pâle réplique de ce qu'elle avait jadis été, cette vieille femme n'avait plus rien de la dame soignée et pétillante de vie de la photo d'anniversaire. Avant de côtoyer quotidiennement ces patients au dernier stade de la maladie d'Alzheimer, l'expression consacrée « l'ombre de soi-même » n'était pour moi qu'un cliché. Comme pour beaucoup de gens, c'était ainsi que je voyais Mrs Smith... Au-delà du spectre méconnaissable, on devinait encore l'essence de l'être.

— Vous avez besoin de moi ? m'a lancé Mary, manifestement agacée par cette intrusion.

— Oui. J'ignore ce qui est prévu, ce matin.

— Permettez que je termine et je vous rejoins à l'accueil.

Je m'apprêtais à sortir quand Mary s'est redressée en creusant les reins pour quitter une position inconfortable.

— Écoutez, j'en ai encore pour un moment. Vous ne voulez pas jeter un coup d'œil à la jambe de Saul ? La peau me semble bien rouge et enflammée, je crains que l'infection n'ait repris.

— Bon, j'y vais.

Je me suis donc rendu chez Saul Straham, un monsieur de quatre-vingts ans qui compte de longues années de séjour chez nous. Je l'ai trouvé vêtu de son accoutrement habituel, sweat-shirt et casquette des Red Sox de Boston. Il était assis dans son fauteuil relax devant une télé qui, à cette heure matinale, diffusait un talk-show.

— Qu'est-ce qu'on diffuse ? ai-je lancé sans attendre de réponse.

Puis j'ai jeté un coup d'œil à l'écran sur lequel une jeune actrice se plaignait auprès de l'animateur d'être persécutée par les paparazzi qui ne la lâchaient pas d'une semelle.

— À chacun ses problèmes, hein, Saul ? ai-je lancé au vieil homme en l'observant de plus près.

En dehors d'un Alzheimer progressant lentement, Saul avait perdu l'usage de la parole suite à une attaque quatre ans plus tôt, mais l'intensité de son regard était éloquente. Si seulement il pouvait parler ! Je l'ai pris par l'épaule pour l'informer que je venais examiner sa jambe.

Mary avait vu juste. Conséquence de l'insuffisance cardiaque, l'œdème avait gagné les deux membres inférieurs, mais l'inflammation était plus marquée du côté droit et la température de la peau

trop élevée. C'était inquiétant, en effet... Il faudrait penser à prévenir sa fille.

— Je suis navré, mon cher Saul, mais je crains qu'il ne faille reprendre des antibiotiques.

Dans l'aire d'accueil, j'ai trouvé Maya affairée à sa toilette et j'ai eu droit à un regard noir. Surprise, la bête a bondi à terre. Non, décidément, il n'y avait pas de place pour deux !

Dès ses études secondaires dans les années 1970, Mary s'est lancée dans une formation d'infirmière pour découvrir ensuite qu'elle aimait travailler auprès de personnes âgées. Agent de liaison et rouage central, elle n'ignore aucun détail concernant le service, les patients et Steere House en général. Si elle n'en a pas le titre officiel, personne ici n'est dupe, ni les médecins ni le personnel : le chef de service, c'est elle. Figure maternelle pour chacun, elle défend « ses enfants » comme une tigresse, et il n'est rien dont elle ne soit informée. Même ses supérieurs en réfèrent à elle, et je connais peu d'infirmières aussi dévouées. Elle possède cette intuition permettant de savoir quel malade sera prioritaire.

Après avoir noté mes observations dans le dossier, je me suis assis pour l'attendre.

— Désolée, David !

La charmante voix m'a arraché à mes sombres ruminations. Si Mary avait auparavant manifesté un peu d'humeur, il n'y paraissait plus.

— Auriez-vous un instant ? J'ai quelque chose à vous montrer à la 310.

Elle m'a emboîté le pas pour me donner quelques précisions.

— Lilia Davis est suivie par un de vos collègues. La malade a dans les quatre-vingts ans et se trouve ici depuis un an et demi. Voici trois mois environ, elle s'est mise à maigrir de façon inquiétante, amaïncissement que nous avons mis sur le compte de la démence sénile. Elle a ainsi perdu entre dix et quinze kilos et, un matin, c'est du sang qu'elle s'est mise à perdre par le bas. Le diagnostic est tombé : cancer du côlon et multiples métastases. Compte tenu de l'état de démence avancé, la famille a refusé les traitements et Lilia est revenue chez nous, en soins palliatifs. Sage décision, ai-je pensé.

Nous avons trouvé Mrs Davis dans son lit. Paupières closes, elle respirait à peine. Une intraveineuse reliait la pompe à morphine à son bras gauche, et les draps rabattus, sur l'autre lit, prouvaient qu'on avait dormi auprès d'elle.

— La fille de la patiente, m'a expliqué Mary avant que je ne pose des questions. Je l'ai renvoyée chez elle prendre une douche et se changer. Elle n'avait pas quitté cette chambre depuis trente-six heures.

— Eh bien, qu'avez-vous à me montrer ?

Mary m'a indiqué le pied du lit.

— Regardez.

En m'avançant, j'ai vu émerger des draps la tête d'un matou noir et blanc qui, dans un léger tintement de grelots, a dressé les oreilles et tourné vers

moi un regard intrigué. Je me suis approché de la malade sans prêter attention au chat, blotti contre la jambe droite de Mrs Davis. L'animal a posé la tête sur ses pattes en ronronnant doucement. J'ai tout de suite vu qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter, la patiente ne souffrant aucunement.

— Elle ne me paraît pas trop mal. Avez-vous besoin d'une ordonnance ? Autre chose ?

— Non, David, il ne s'agit pas de Mrs Davis. De ce côté-là, tout va bien. Mais avez-vous vu le chat ?

— Le chat ? Ne me dites pas que vous m'avez fait venir ici pour me montrer un chat ?

Comme on présente un convive dans un dîner mondain, Mary m'a annoncé : « Voici Oscar. »

Je sentais monter en moi le même agacement que Maya, quelques minutes plus tôt.

— Tout ce que je vois, c'est un chat refusant de quitter une vieille dame !

— Justement... Oscar ne traîne jamais auprès des patients. L'avez-vous souvent croisé dans les couloirs ? Généralement, il se cache.

Certes, Mary n'avait pas tort. Si Oscar hantait bien le service depuis un an, je n'avais pas souvent croisé son chemin. Je l'apercevais parfois du côté de l'accueil, près de son bol d'eau et de ses croquettes, quand il ne dormait pas sous le comptoir, pelotonné sur les vestiges d'une vieille couverture déchirée. L'animal ne passait pas pour être particulièrement sociable, en effet.

— Sans doute se laisse-t-il peu à peu apprivoiser. Je ne prétends pas être expert en ce

domaine, mais la vie m'a enseigné que ces bêtes n'en font souvent qu'à leur tête. Il aura trouvé quelqu'un qui ne le dérange pas, alors pourquoi bouger ?

— Ça peut paraître curieux, mais Oscar aurait tendance à fuir les patients et à se terrer le plus souvent dans mon bureau. Toutefois, depuis quelque temps, nous avons remarqué, avec une collègue, qu'il s'attardait auprès de certains pensionnaires.

— Qu'y a-t-il de si extraordinaire ? ai-je répliqué en haussant les épaules.

Évoquant les chats ensevelis auprès de leur maître dans les tombeaux égyptiens, l'animal blotti contre Mrs Davis formait un tableau d'une rassurante sérénité.

— Voyez-vous, il choisit les patients qui vont mourir.

— Si je comprends bien, Mrs Davis s'apprête à tirer sa révérence ?

À peine avais-je posé les yeux sur la patiente que j'ai regretté ce trait d'esprit. À l'évidence, Mrs Davis respirait fort mal et risquait de ne pas tenir jusqu'au soir. Ce décès serait à mettre au compte de la démence et d'un cancer à évolution foudroyante ; le chat n'y était pour rien.

Le sourire de Mary dissimulant mal son embarras, j'étais assez peu fier de moi et tentai de me rattraper.

— Après tout, pourquoi un chat ne sentirait-il pas venir la mort ? Souvenez-vous de cet article

récemment paru sur les chiens « qui reniflent le cancer ». Et, au Japon, on a remarqué des oiseaux qui perçoivent l'imminence d'un tremblement de terre. Et Lassie ! Quand Timmy allait tomber au fond du puits, elle le savait.

Mary n'a guère apprécié la plaisanterie.

— Savez-vous qu'hier Oscar s'est installé dans la chambre d'une autre patiente, à présent décédée ?

Ma mine devait être éloquente et Mary a renoncé à me convaincre. Nous sommes restés quelques instants ainsi, à regarder doucement ronronner le chat blotti contre la jambe de Mrs Davis, puis je me suis décidé à rompre le charme.

— Ne vous méprenez pas, Mary. Avoir un animal auprès de soi dans les derniers instants... quelle idée agréable ! Quand j'étais petit, j'avais un chien qui ne me lâchait pas d'une semelle.

Je me suis approché et j'ai tendu la main pour caresser Oscar. Mais, prompt comme l'éclair, le chat m'a donné un coup de patte. Cherchant en vain des traces de sang sur ma main, j'ai immédiatement battu en retraite.

— Sale bête !

— Vous voyez ! m'a lancé Mary en souriant. Quand je vous disais qu'il n'était pas si familier.

— Familier ! Il a failli me mordre, oui ! ai-je répliqué sur un ton inutilement théâtral.

— Cet animal n'est pas méchant, voyons ! Oscar peut même se montrer très affectueux quand il le veut. Il défend ses patients, voilà tout.

— Enfin, Mary, ce n'est qu'un chat ! Les chats ne font rien s'ils n'y ont aucun intérêt. Tout ce qu'ils cherchent, c'est un toit et une couverture douillette où se nicher.

Je cherchais toujours des traces de griffes n'existant que dans mon imagination.

— Allons, ne faites pas l'enfant ! Il vous a à peine touché.

Décidément, je ne m'en tirerais pas sans un semblant d'explication.

— Je dois avouer que je n'aime guère les chats, qui me le rendent bien, semble-t-il.

— Oh, David, un chat ne déteste personne ! s'est exclamée Mary en éclatant de rire. C'est très simple, si vous avez peur, il le sent et se conduit en conséquence.

— Vous allez vous moquer, mais j'ai des souvenirs d'enfance plutôt désagréables. Depuis... disons que je suis un peu traumatisé.

J'ai songé un instant à lui narrer l'histoire du chat de ma grand-mère, mais la compassion narquoise de Mary m'en a dissuadé. Inutile de remuer le passé.

Ma collègue a fini par reprendre :

— Les chats sont comme les gens, il en existe d'horribles, mais on ne peut tout de même pas rayer la gent féline d'un trait de plume pour une simple expérience malheureuse. Une bête ne resterait pas dans cette maison si elle représentait un danger, vous le savez. Ne serait-ce que pour un médecin.

— Merci bien !

- Je me suis tourné vers Oscar et sa patiente.
- Si ça se trouve, il préfère les mourants. Eux, au moins, ne risquent pas de l'ennuyer.
- Je ne sais pas, mais ce n'est pas si simple, à mon avis.
- Cela voudrait-il dire que nous allons perdre Mrs Davis ?
- Nous verrons bien...

\*

En traversant la ville pour rejoindre mon cabinet, je me suis retrouvé au cottage de mes grands-parents où j'ai revu le chat, Puma le bien nommé. Dans mes souvenirs, cette bête faisait bien ses quinze kilos... Sans doute pesait-elle un peu moins... Tout pêcheur digne de ce nom vous le dira, la taille de la prise augmente avec le temps. À peine avais-je posé le pied « chez lui », que j'étais terrorisé. J'ai encore devant moi ce regard brûlant de haine... Non, décidément, ma terreur d'enfant n'avait rien d'irraisonné.

À ce moment précis, la sonnerie du portable est venue interrompre mes rêveries. C'était Mary, venant m'annoncer :

— Mrs Davis est morte quelques minutes après votre départ.

Moins d'une heure auparavant, je me trouvais au chevet de la vieille dame dont je surveillais la respiration. Le temps n'y change rien, côtoyer la mort d'aussi près force à l'humilité.

— Allons, Mary, n'accordez pas trop d'importance à cette histoire de chat. Avec de tels diagnostics, les heures de Mrs Davis étaient comptées.

— Mmm, bien sûr. Mais laissez-moi vous dire que ce genre d'incident se répète. Lors de chaque décès, en fait. On commence à jaser, dans les familles !

Elle s'est interrompue pour reprendre, au bout de quelques secondes :

— J'ai l'impression que ce chat sait parfaitement ce qui se prépare.